

Chroniques d'un art

Naitre dans l'Ile de Corse aux alentours des années cinquante, n'est pas une destination facile de l'existence, et les nombreux relents de périodes de restrictions d'une guerre juste terminée, reportaient toutes les extrapolations de l'avenir vers une voie exigüe, destinée à recomposer le schéma social, et à l'affirmer dans le sens d'un confort économique, ayant gagné devant l'ennemi, l'aveuglement de convictions ancrées dans l'univers provincial, d'une phobie de la paix agissant sur tous les états, et sur toutes les consciences, empreintes des meurtrissures et des deuils d'un temps révolu.

Mes parents issus tous deux du terroir composaient l'entente d'une origine rurale aux accents aristocratiques du côté de ma mère.

Ma prime enfance d'enfant unique dans une maison blanche un peu éloignée de la ville, était rythmée par les saisons, je voyais les laboureurs de ma chambre suivre leurs bœufs dans les champs, et les promenades se faisaient sur la place déserte d'une église et d'un couvent, traversée par des femmes vêtues de noir et portant des ustensiles sur la tête pour aller à des occupations diverses, en s'interpellant dans un langage vivace et ancien.

De l'autre côté de la place vivaient nos amis et petits parents, avec qui le dimanche nous allions faire des parties de pêche à la truite et des pique niques en chantant à tue tête dans les voitures « qui est ce qui a un ... ».

Puis nous déménageâmes de cet endroit pour un appartement de mes grands parents plus en ville, sur le même étage qu'eux.

L'école, les leçons de piano, les cœurs vaillants et les visites pour le premier de l'an de cousins vivants dans le luxe ruiné d'une autre époque, me renvoyaient à la seule ouverture d'un univers un peu sinistre, des échappées dans la campagne d'enfants inventant des divertissements imités de tout et de rien, ou je fabriquais des couronnes de joncs et de feuilles, pour des copains devenus par la suite de bouillants autonomistes et des terroristes épris du même idéal ingénu au service de bénéfices peu licites.

Puis la maladie qui me poursuit encore, s'installa lors d'une représentation scolaire de théâtre, l'émotion et la poussière des planches vétustes me provoquèrent une violente crise d'asthme accompagnée de syncopes et d'évanouissements.

La cortisone et la théophylline devinrent une drogue à l'allergie, alternée de voyage chez les spécialités et de cures, me mettant dans un état apathique qui exaltait mon imagination mystico épique dans le dessin.

Mes parents décidèrent vers dix ans de m'envoyer dans un établissement à la montagne pour soigner mes crises d'étouffement.

Le Collège Pascal Paoli de Corte était un mélange de toutes les ruralités du centre de la Corse, et des enfants des officiers du camp de légionnaires, dans les bâtiments de la première université fondée par un ancêtre, le même Pascal Paoli qui avait imprégné la ville de la manière napolitaine du dix huitième siècle, comme un essai d'illustrer les théories naissantes encouragées par Rousseau et Voltaire, d'une liberté naturelle entravée par la société.

Les professeurs nous imbibaient des épisodes inscrits dans les murs de la ville de cette épopée, qui présida et provoqua le destin de la famille Bonaparte, et la fin de la loi féodale, mais aussi le schisme avec les projets d'un royaume, qui s'offrit sous la protection de la Vierge, à l'Angleterre éprise de franc maçonnerie et de transition, intégrant une expérience de la civilisation de la méditerranée, dans la loge royale des Neufs muses, pour générer la Charte des droits de l'homme et la constitution américaine.

L'été des vacances était celui d'attendre les venues du continent comme une ouverture directe sur le monde.

Ma tante Suzanne cousine de mon grand père et de Jacques Rouet le Président de Dior, mais aussi par les meubles et les robes qu'elle conservait, d'une Dame de Penohet de Penancoet, dont Lagerfeld acquit le château bien plus tard, me déportait vers un archaïsme précieux des années cinquante, illustré par la Duchesse de Portsmouth Louise de Keroualle, l'épouse française du roi Charles II du film Ambre.

Elle venait tous les ans et je devais m'occuper à l'accompagner dans le somptueux palace empire ou ma famille avait ses habitudes, pour des apéritifs dans les salons

tapissés des hussards a cheval de Géricault, et pour le petit déjeuner sous les platanes en ville.

Une première ouverture de boutique d'objets décoratifs attira mon attention et j'étais très fier de pouvoir proposer à la vente, dans une corbeille d'osier, les signes astrologiques sur des tessons d'assiettes ramassés à la plage en guise de pendentifs.

Des lors je commençais à être artiste et à faire des objets en papier journal compressé et des panneaux cirés sur papier kraft.

Ma mère qui avait fondé avec sa meilleure amie sous l'impulsion de la Duchesse Pozzo di Borgo une « Bibliothèque pour tous » et qui voyait de nombreuses personnes, fit la connaissance de Madame Martin-Bellet, qui fut ravie de m'initier à son expérience artistique pendant de nombreuses années et jusqu'à sa mort à Paris bien plus tard.

Mam qui était issue de la bourgeoisie Saint quentinoise était tombée amoureuse de la région, et fit construire une villa meublée du même grand style glané au long d'une vie de recherche d'art et de rencontre de nombreux artistes, pour créer des bouquets de plantes séchées avec des plumes rares qui avait eu un grand succès dans la mode chez Jean Patou, à l'époque de Lagerfeld, m'offrant tout ce qu'elle pouvait d'albums de peinture et d'objets, dont le fameux Urformen der Kunst de Karl Bloosfeld de 1928, pour m'encourager par un art des formes de la nature, à exprimer des talents qu'elle vivait comme une religion personnelle.

Le schisme entre la bourgeoisie et la révolte nouvelle s'affirma en province comme un romantisme de l'amour prôné par les chanteurs, et je décidais d'opter pour un programme de vie copié sur le Candide et sur l'aventure codifiée par l'optimisme.

Le collège de Corte était trop étroit pour cet appel et je devins pensionnaire au Collège Stanislas de Nice.

Nice m'ouvrit à l'exploration de la cote d'azur et des charmes cossus d'un passé résidentiel et fêtard des années folles, je délaissais l'ancien hôtel particulier de la comtesse Potocka dirigé par des Jésuites, où Mam m'avait accompagné et introduit, pour une chambre en ville.

Enfin je pus respirer l'écho d'un art naissant de l'école de Nice , avec Ben et le groupe Support-surface du sublime peintre Viallat, à l'écoute des théories conceptuelles échafaudées par les milieux marginaux , dans la nuit de poètes, d'insomniaques , et de prostituées , dans lequel je débauchais mon compagnon de fortune , allant le chercher jusque dans le dortoir même du collège et le raccompagnant par deçà le mur.

La fin de l'année était couronnée d'un voyage en Angleterre avec mon ami d'enfance Pierre et autre copains, où naissait la mode pop qui fleurissait sur les filles très courts vêtues dans les drugstores de Piccadilly circus.

L'été de retour en Corse où la vie était un peu plate, alternée de fêtes de famille dans les maisons antiques, je décidais de partir avec des sud américains qui exécutaient des cuirs poinçonnés pour Jean Bouquin et Brigitte Bardot , à Saint Tropez vivre le nouveau genre des communautés hippies sur la colline avoisinante.

Mon copain lui parlait a Katmandu pour rêver un peu plus.

A la rentrée, les conciliabules des bars nocturnes et les cours du soir des arts décoratifs me firent intégrer cette école avec un dossier déjà avancé où je fus vite sollicité.

Cependant les cours ne me captivaient pas tous et ceux de perspective ne pouvait pas me séduire pour le dessein flou du but de ma création, et au bout d'une année je sautais deux classes et me retrouvais aux beaux arts de Marseille pour un seul trimestre.

Un ami me déposa au bord de l'autoroute et je partis pour Paris et l'aventure.

J'y arrivais de nuit et au petit matin je sonnais à la porte de ma tante Suzanne qui était dans sa campagne de Melun , je logeais alors chez un musicien du CNRS Robert Cahen qui par la suite fit la musique de mon premier défilé et m'invita chez Sydney Anthonioz future Picasso et ma première cliente.

Au retour de ma tante , je résidais quelque temps avenue de Lowendal, le temps d'avoir à ma disposition les combles d'un de leur immeubles, d'une famille d'architecte de la gare d'Orsay et que ma tante connaissait pour avoir assisté à leurs noces où l'on avait servi du potage avec des pépites d'or.

Le contact avec Marie Rucki fut de suite chaleureux ,et j'adhérais à son cours Berçot une petite année puis fut engagé par Elie Jacobson chez Dorothee Bis ,ou me rejoignait Martine Vancier future Berteil.

Du styliste et de ses nouveaux amis, une vie différente s'organisait entre les sud américains exilés de Cuba , l'Alcazar et les boites de nuit de la rue Sainte Anne rendues célèbres par « la vie parisienne » de Suzy Solidor et d'Yvonne de Bremond d'Ars, et qui alors brassait toutes les nuits, la mode et ses alentours .

Le clan de Lagerfeld et du dessinateur Antonio, venait tous les soirs exprimer leur hystérie par la naissance du disco, et aussi repérer ce qui pourrait être leur future imagination, et leurs regards assidus me désignèrent comme une prochaine victime.

Sûr de cet atout, j'appelais chez lui Karl Lagerfeld qui me reçu dans son appartement art déco, ne me concédant pas son assistance mais m'introduisant auprès de Andrée Putmann qui créait alors avec Didier Grumbach Créateurs & Industriels et m'embaucha sur le champ pour une collection personnelle présentée à la Bourse de commerce, et qui eut un franc succès suivi d'autres pour des promotions variées.

Cette émulation me fit quitter la rue Mademoiselle et les conversations téléphoniques avec Lagerfeld, pour déjà un projet avec Chanel et des prestiges français à la Chardin devant rompre avec le style vintage alors à la mode.

Je louais pour animer ma marque, un duplex atelier à l'Observatoire qui créa la mode des lofts, et Andrée me suggéra de prendre comme coordinateur un ancien élève des Beaux arts de Paris, Joël Le Bon, car disait elle il est très simple et n'hésite pas à donner un coup de fer.

L'efficacité de Joël construisit une cour d'adeptes et donna une vie à ce lieu en y organisant des séances photos pour les journaux de mode et des fêtes avec Andy Warhol , Lagerfeld et surtout Ghislain mollet Vieville le marchand de Support Surface.

Mais la mode, même si Loulou de La Falaise dorénavant la maitresse de Joël le correspondant d'Interview, était devenue ma meilleure amie, et sa mère Maxime une vraie confidente familière de l'art contemporain, ne comblait pas toutes mes

ambitions, je laissais un peu aller à vau l'eau cette époque et ce lieu.

Loulou après une aventure avec le très sympathique Riccardo Boffil, épousa Thaddée Klossowski et ils emménagèrent un duplex un peu semblable au mien en bien plus Birley style, et avec une immense colonne de stuc que je leur avais offert, ou ils recevaient leurs amis et ceux d'Yves Saint Laurent.

Je louais un appartement très vaste rue Danton, où venaient me voir Catherine Barrade et Daniel Vigna, mais la situation tournait à un jeu de dupe inextricable et le mur auquel il fallait participer, me fit sombrer dans la dépression et je quittais Paris.

A mon retour je retrouvais Jacques de Bascher chez Carette, pour imaginer de nouveaux projets dans le somptueux appartement de Servandoni, le même architecte que l'Eglise Saint Sulpice, que Karl désormais dans une aile de l'hôtel particulier de la Duchesse Pozzo di Borgo, avait mis à sa disposition et qu'il m'avait fait visiter bien avant dès son acquisition.

Bien sur Jacques avait une réputation de séducteur un peu noire, mais nous nous engageâmes sur l'accord de deux faux curés de familles un peu traditionnelles, pour projeter des souvenirs de surboums sur des rêves de mode et d'art.

Xavier de Castella, un étudiant en architecture belge fortuné, qui par la suite racheta Kenzo, fut le premier maillon de cette chaîne qui secoua les puces de nombreuses têtes enracinées dans un snobisme intéressé et cul terreux, par des fêtes successives désacralisant tous les tabous anciens et nouveaux, jusqu'au célèbre bal vénitien du Palace, que Jacques me dédia comme un hommage de l'image, à la réalité d'une idole toc et un peu morbide du Goldfinger des années soixante.

Mais tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, en effet dans ce délire d'alcool, de drogues et de fêtes, la lumière d'une croix reliquaire que j'avais portée dans le salon d'Andrée Putman rue des Grands Augustins, nous détenait en un état incertain et comateux, sur l'attention qu'elle avait provoquée auprès de Michel Guy son ami d'enfance, pas encore ministre de la culture, comme d'une grande originalité significative de la préoccupation commune dans l'époque d'abandon au sort heureux ou funeste de la

création et des agissements des artistes, et devint une option cooptée de la culture occidentale à promouvoir le modèle italien ,au travers du paysage , en lieu et place de l'underground finissant.

Joël avait de fait , immédiatement spéculé sur ce bijou qui venait directement de Victoire Malaspina , la mère de mon grand père , et que j'avais moi-même substitué à ma propre mère , pour en délier l'énigme et le serment.

A cette même époque , Yves saint Laurent et son cerbère Pierre Bergé étaient toujours aux aguets d'une stratégie d'évolution pouvant les rendre moins ridicules à s'affranchir de la raideur des années cinquante , et toujours jamais assez pour Loulou qui était trop aguerrie des façons madame tout le monde et petites mains, et Joël devint un familier des déjeuner rue de Babylone et de Pierre Bergé , qui lui téléphonais tous les jours pour l'encourager à se répandre sur ma cruelle vision de l'époque.

Bien sur la concurrence fébrile et la possession était un peu ma condamnation, et l'effervescence de singes anonymes abrégeât ma participation à cette fausse grandeur d'étudiants peu dégrossis d'un Maroc perpétuel, qui n'éveillait en moi nul écho et me résolvait à me diriger vers l'art pur avec Jacques, qui lui avait une expérience de Galeriste que Karl favorisa en se documentant à Rome sur un voyage de l'académisme , et sur la même famille décryptée par le blason que je lui fournissais, celle des célèbres jardins Toriggiani de Florence.

Par nombre de déductions et d'écoute de conversations arrosées entre Joël et Andrée , devant Samia Saouna-Hetzler et autres sex and drogues , je pensais à une appropriation de la croix par Joël, pour un usage destiné à se faire valoir auprès d'Yves Saint Laurent qui les collectionnait , et en effet peu de temps après il fut engagé comme éditeur avec Thaddée Klossowski, pour un album sur Madeleine Renault et Jean Louis Barrault dont personne ne voulu, mais qui lui permis d'introduire son nouvel ami Madison Cox auprès de Pierre Berge qui en fit son compagnon , pour adoucir au sein d'une ambiance de fausset théâtral , les up et les downs scandés par les collections.

Ma vie continuait ainsi, au dessous d'une épée de Damoclès, que ni mon nouvel engagement de directeur de l'image de la

Beauté chez Rochas auprès de Françoise Morht et d'Helene Rochas, ou Antoine Housset le directeur et ami, m'avait fait entrer pour créer des publicités au pastel dans la tradition française, ni la création du journal Égoïste avec Gérard Julien Salvy, dont la mode avait fait par mon introduction, son livre de chevet, ne parvenait à me consoler.

Il était très difficile d'agir dans ce délire d'absolu de défilés et de personnages, où l'inspiration semblait être réglée sur un point d'exclusion, celui d'y croire comme à une religion, et de créer l'apostasie de l'art dans celle de son objet fétiche, chose que nous ne parvenions pas à révolutionner, sous la férule infranchissable du socialisme homosexuel et sinistre de Pierre Bergé, et qui tentait d'être autre que le sac d'une bourgeoisie au divertissement d'elle-même, tel le gardien d'un temple de la valeur politique institutionnelle, dans celui de la libération des femmes par le pantalon et de l'usurpation du pouvoir phallique.

La hauteur du heurt et de la concession entre les deux couturiers, accentuait le dilemme d'une prospérité de la mode et de l'image française, par le pouvoir ascensionnel de ses admirateurs, alimenté par les drogues de plus en plus massives.

Curieusement une nuit dans un état second, Pierre Bergé appela Jacques et le rencontra chez lui sous le prétexte d'une somme modique qu'il lui devait, il l'interpella vivement sur ses activités avec moi, auquel pour être sur un même pied Jacques répondis « on s'aime voilà tout ».

Par la suite, une sorte de démence s'empara de cette trame du détenteur, où même Le Président Mitterrand fut sollicité par l'intermédiaire d'une cousine Bourbon-Busset proche de Jacques Attali, pour une priorité de la culture dans les entraves à la dignité humaine, et où le perfide Pierre Bergé jouait son rôle de concessionnaire assermenté, apte à détourner le sujet par des propos fallacieux de conciliateur des extrêmes, où lui-même s'y perdait dans une nouvelle interprétation lunaire de bon sacristain étranger à la drogue, et que son entourage avait perverti.

Mon avocat le talentueux Jacques Djian époux de la nièce de Mitterrand, et Yves Querol président de la Sacem, ainsi que ma conscience personnelle de la loi que représentait Georges Balkind un avocat du groupe Hughes Hubbard & Reed avenue

Georges Mandel , un ami rencontré à Saint Tropez, étaient tous trois très proches de ma véritable personne , et sentaient planer la damnation d'un mystère de l'œuvre et de la propriété intellectuelle ,et je fus contraints de jongler avec la cruauté d'un vide sans fin , à l'affut de connections opportunes dans l'illusion d'un univers désagrégé , qui guettait le délabrement et l'art comme une même racine , à transplanter dans les consciences , pour un commerce encore plus florissant de l'appropriation de pouvoirs déchus dans un amnésie totale de la mémoire.

D'une parenthèse avec la brillante Michèle Ollivier-Walhein ex directrice du marketing chez l'Oréal et créatrice de l'agence Talents des émergences et des affirmations sur la place de Paris , devenue mon agent exclusif je rencontrais le truculent Denis Colban de Charvet place Vendôme , pour une collaboration que notre déjeuner au Cercle Interallié ne put faire aboutir , et une année avant la mort de Jacques contaminé par le sida , et le pacte sacré des adieux, je quittais Paris , après un essai de collection direct usine pour des produits courants et de chasse , dans le parage d'une diversification de Goyard, qui me documenta sur les fabrications et provoqua un déclic en même temps sur la transe passée et sur l'écho de la création à connecter l'art , à la mode et à la civilisation de la méditerranée , comme un accord sur les usages d'une culture primordiale , mais je n'avais pas encore trouvé le fil conducteur, et la recherche de cette staurothèque m'y employât.

De retour en Corse pour les festivités de l'anniversaire du retour des cendres d'Angleterre de Pascal Paoli , par son neveu et mon oncle le secrétaire particulier du cabinet de l'empereur Napoléon III qui fit don de sa maison natale pour un musée à Morosaglia , la région était en proie à une guerre sournoise de clans autonomistes qui s'entretuaient et assassinaient tout ce qui était une entrave à leur autorité, et il m'était très difficile de relativiser le degré de délinquance diurne semblable à celui nocturne de la capitale , d'une inspiration in situ des comportements autochtones dont je connaissais les intentions de séides , et l'absence de ma relique survolait au milieu des danses moresques, une opportunité d'isoler les enjeux obsolètes et la création d'une ouverture émancipatrice perpétuant la question posée à Paris même , sur les agissements apolitiques et non confessionnels d'un bon sauvage, hérité des lumières et d'un au-delà des mers

de l'Angleterre à la Russie , comme un symbole de la liberté des peuples à s'autogérer sur le délit de l'image virtuelle.

Je commençais par une petite exposition sur la civilisation du patrimoine au travers d'œuvres nouvelles, auquel Nathalie Rheims porta une attention soulevée du vertige du temps et de l'espace, et d'un programme à instruire comme une solution au délabrement de l'animisme autochtone, et de suite elle rencontra Pierre Bergé mais ne reçut elle aussi, qu'une réponse évasive et mensongère.

Avec de nombreux acteurs associés à l'image de la Corse , et avec l'assurance de Charles Napoléon, je partis pour une continuité de ce qui était le dilemme d'une actualité insaisissable de l'économie politique, aguerrie par l'attitude syncopée de la période révolutionnaire , et par le lien des familles Paoli et Bonaparte inscrit en Angleterre dans le sanctuaire commun de Saint Michael de Farnborough , et qui se résumait au « segreto mandato » d'un trésor et de plats d'or jamais découverts , que je déplaçais formellement sur la Tour de Londres ,et sur le relief du Golden dish représentant « the last supper » comme la tout autre richesse d'un testament oral de la liberté sur l'esclavage.

A Paris tout le monde s'en allait, à la suite de Jacques accompagné du Saint Roch qu'il m'avait demandé de réaliser afin que je sois près de lui dans l'au-delà, et qui devint l'insigne du sida, et la communication numérique avait bouleversé les échanges et les idéalités, devenus le pragmatisme transversal et cruel d'un voyeurisme global de l'image, et sur sa facilite d'une réalité différente.

Pierre Bergé après une lettre extrêmement précise sur la contenance de la relique , qui était le fidéicommiss d'une ampliation de la même que portait Charlemagne dans son sarcophage , et qui fut offerte par le Chapitre de Mayence à l'Impératrice Joséphine , me répondit sur le même ton que les scandales installés par la pornographie d'Yves Saint Laurent et de son gigolo Fabrice Thomas , exilé à la Chute au Canada , que c'était la mère de Joël , mort entre temps de désespoir aux Etats Unis , qui devait la détenir , et il mourut lui aussi quelques temps après , comme pour emporter dans la crémation , l'horreur de sa lâche réaction défensive sur les convictions burlesques et naïves , d'un faiseur de religion de la laïcité.

Eugénie de Montijo avait hérité ce reliquaire de la reine Hortense fille de l'impératrice et mère de l'empereur, et confiée au Docteur Henri Conneau époux de la nièce du Marechal Sebastiani, et ami d'enfance de Napoleon III, qui l'avait lui-même déposée au trésor de Saint Remi à Reims.

Ce même médecin, dont le frère Theodore Canot était négrier, rajouta à son contenu sacré de dignité impériale, dans celle d'une culture des peuples et de la civilisation occidentale relevant l'affranchissement de sa génération par la tradition ancrée dans les racines de l'Europe.

Le Staurothèque devenait la réserve d'une philologie évoquée par l'impératrice lors de ses entretiens avec Maurice Paléologue, spécialiste de l'effondrement des régimes, pour un individu porteur d'une culture progressiste, étroitement lié à la chancellerie française de la Légion d'honneur, et le garant du même trimesgisme qui hantait les consciences, d'une liberté renouvelée et vécue comme l'image inaccessible et parfois suicidaire de ses nouveaux acteurs.

Mais alors comment répondre à l'acquiescement du Premier Ministre François Fillon sur une Ligue de la civilisation pour la méditerranée occidentale, comme l'écho contractuel d'une communication évoquant la tradition inspirée depuis Ronsard par le modèle italien.

La relique accomplissait désormais son destin dans mon cahier de généalogie, mainte fois décrit par monsieur Bergé, lui-même exprimant le vœu post mortem d'un récital de l'hystérie manifestée ou contenue, pour l'acteur de sa future gloire posthume.

Je m'adressais alors à Thaddée Klossowski, un ami des premiers temps, d'avant cette intrigue vénale, pour qu'il dénoue cette épouvantable phobie d'accabler les gens sans fondements, en évoquant la religion profane de l'influence de la peinture italienne sur l'œuvre de son père.

Thaddée avait été le témoin pendant des années de cette intention d'un gout un peu pesant, d'inventer un ennemi public pour une dignité de chiffonnier, et de s'en acquitter au profit de la rentabilité intouchable de Saint Laurent, ou Pierre Bergé épris de stratagèmes abracadabrantiques, caricaturant dans le récit public de sa rupture avec Saint Laurent, la violence de mes agissements avec Joël, comme pour attiser le feu et pour s'en défier par la même occasion, dans

le seul but de prolonger l'idée hégémonique de vouloir faire de la mode un enjeu politique.

Karl de son côté avait abrégé mes souffrances en prenant la distance d'un masque qui cachait sa pudeur et la tendre pensée pour l'âme de Jacques, dont il avait gentiment suggéré quelques années auparavant, de m'emparer.

En Corse mes cousins Bacciochi-Sanguinetti héritiers eux aussi de cette histoire, vivaient cette dérive de la liberté des cultes et de la laïcité dans la confiance d'Olivier Guichard Montgolfier, le cousin d'Andrée Putman sur la fondation d'une culture de la communication en 1940, bien avant Andre Malraux, par le ministre François Pietri, comme une même fibre française du primitif pour sa civilisation, nimbée d'un orient fastueux dont chacun était le maître après je ne sais quel divinité née de l'imagination néo politique.

Dans un élan désespéré de renouer ce lien, avec l'opportunité d'une liberté totale de l'art et de l'académisme, je contactais le General Billot, le père d'une de mes amies de Corte devenue psychanalyste, et autres piliers autochtones de la haute administration de l'état et de la recherche, pour essayer d'insuffler une obligation du musée à préserver les biens et la personne au travers de la continuité du patrimoine, comme une ouverture facilitant la longue histoire des échanges maritimes de la méditerranée occidentale, par l'expérience d'une racine italienne présente en Angleterre, dans la suite de la descendance du General de Paoli à la prise de Gibraltar.

D'un autre côté, je prenais des contacts à Florence, pour la coutume d'une relation de la nature à la cité, favorisant l'intégration de l'individu par le musée, et qui pourrait devenir la déontologie d'une participation publique à un échange sur une image des langues archaïques.

La première rencontre fortuite à la terrasse du Gorille à Saint Tropez, avec Georges Balkind, revenait comme un leitmotiv de la gémellité de l'art et de la perte chronique d'un temps revenu raviver une émotion émoussée, qui ne correspond plus à notre époque et qui devient la véritable individualité d'une errance et d'une chaîne ininterrompue que la création entretient du pacte d'un feu antique entre les hommes.

Mon oncle Tito, avait légué par sa mère, le double d'une régalia de l'orthodoxie impériale carolingienne, comme une brèche gagnée sur le hasard, à inspirer la théorie des droits naturels parvenus jusqu'à Rousseau et Locke, qui prévalaient sur la société et sur son instabilité, par une constante de l'être humain à devenir l'esclave ou le maître de la vision présidant la même pathologie, du cycle constant d'une métaphysique romano byzantine.

Le propre de l'homme est d'être libre et de croire , et l'institution du rêve prémonitoire d'un cerf blanc du chasseur Charlemagne , repris de Constantin et de l'antiquité grecque d'une tente céleste réunissant Achille et Patrocle , devenait une façon de lire la question de l'utilisation d'un fatras du musée sur l'association à une autre personne semblable et différente, d'une projection sur les nombreux supports de l'expression des écritures , s'opposant à la razzia et à l'appropriation comme un tribu de guerre , de tout ce qui pouvait être l'idole antérieure de la même errance , à perdre et reconstituer l'entité indépendante d'une appartenance au temps.

Un peu auparavant comme pour prévenir , je partais en Inde retrouver Honny Kathwani ancien élève de l'Ecole des Roches et Anil Raj Lodha , renouant avec un précédent voyage pour la boutique du gouvernement indien rue Saint Honoré , la poussière qui nimbait New Delhi comme les cendres d'un volcan me rappelaient une autre dimension de la pensée , d'un espace de l'abandon de l'existence à vivre que tout venait du feu et tout y retournais.

L'échange humain était plus bas, plus animal et plus consentant d'un temps qui joue avec l'échéance de cycles regroupant les individus en communautés diverses, pour transmettre un chant de l'essence de l'être, dans la non existence du suprême upanishad, qu'exprimaient l'allégresse des femmes.

La réciprocité de l'Inde avec un respect profond de la personne , auréolé de rites très divers récitant toujours un acte du retrait de la vie et d'un lien avec l'attente d'une complicité de l'occident semblant révéler le même feu que celui du Nunc Dimittis , de la prophétesse Anne et du vieillard Syméon , rappelant le documentaire d'un feu de l'antique jouant avec la chronologie frénétique des jours , ou

ne l'utilisant pas, comme l'imaginaire d'une proposition saturante des images diffusées.

Le palais Martelli à Florence parcouru dans une visite privée avec la Dottoressa Francesca Fiorelli du Polo muséale, fut la réponse à la similarité de l'homophonie du temps et de l'espace, qui anticipait la spiritualité seule et son hermétisme.

La copie en résine du blason original de Donatello dans le vestibule, inspiré du griffon étrusque, qui était exposé au musée du Bargello, devenait la réponse à une recette sociale de l'art, dans l'objet décoratif identique au détournement de l'art par le renouvellement d'un effet public de l'image, comme de l'investiture du créateur pour une vision familière à l'âme des hommes, par une muse de la mémoire, qui avait vécu avec les objets rapportés de l'archéologie, ouvrant une chaîne ininterrompue entre l'artiste et son métier, pour la tentative d'un récit effectué sur l'objet antérieur, facilitant l'appropriation de l'invisible.

L'idée et le contexte suggérés par Ghislain Mollet-Vieville au tout début de ma recherche, rejoignaient les visites avec Jacques aux animaux taxidermisés de Deyrolle, et aussi les propos de Sydney Picasso sur l'artiste à l'œuvre, qui était comme une prière, tous trois proches de cette même organisation mentale inventée par Donatello.

Le palais Martelli, à l'origine de l'emblématique statue de David, avait été le legs en 1986, avec une importance collection de peintures comportant des Pietro da Cosimo et des Breughel, par la curie, à la ville de Florence et à leur propre blason, des deux dernières sœurs d'une famille de mécènes et d'hommes d'Eglise de la renaissance, associés à leurs banques et alliés des Médicis.

L'ouverture de Florence sur la méditerranée depuis Livourne était l'ambition du premier Grand Duc de Toscane et ses mariages successifs avec Eléonore de Tolède et Camilla Martelli, portraiturée en reine Inca par Jacopo Ligozzi, faisaient songer aux liens avec la découverte de l'Amérique exploités par les conquistadors de Séville, eux aussi Toledo dont certaines branches et leurs racines en Corse étaient toujours porteuses d'alliance entre l'Italie et l'Espagne.

Le palais était étroitement associé au même ensemble que l'Abbaye de San Lorenzo, le sanctuaire des Médicis, et une

chapelle privée des Martelli agrémentée de leur sarcophage par Donatello rappelait le panier de Moïse enduit de bitume et voué aux eaux du Nil, ainsi que d'un cénotaphe à l'effigie de Donatello du XIX s.

Je trouvais très amusant de m'approprier ce cénotaphe, comme le vide d'une fraternité protectrice de l'école de ce même artiste, le premier à devenir archéologue et à déchiffrer les « anticaglie » de la Toscane, gardé par un crucifix-Vanité de facture allemande, sur un fond de paysage et d'astres, qui faisait face à la chapelle des notaires Ginori et à un Saint Antoine Abbe, auquel la récente restauration fit découvrir un sanglier et un porcelet, entouré sur son trône de San Giuliano rappelant le frère de Cosimo assassine et père du Pape Clément VII, qui provoqua le schisme de l'église anglicane, et de San Leonardo acolyte de Saint Remi au Baptême de Clovis.

Je reconstituais dans ma tête, un pacte sur l'immuable intelligence populaire, toujours préventif de la question de l'individu à l'objet, par une relation intime entre l'art et la médecine, capable de détenir la servitude de la même personne culturelle, à être affranchie de sa génération, par le fil d'un filtre neoplatonique sur les analogies sociales, qui toujours préside à la stérilité et à l'adhésion des cultes, comme de la littéralité d'un humanisme de la mémoire, alternée de l'inversion du miroir de ses adulateurs, dans l'élaboration de l'icone par les peintres.

Mon scénario de l'art contemporain, avait un espace futur dans celui d'un répertoire de l'image in situ, où il m'était offert comme le service d'un bien public, de relater son actualité immuable par le jeu de l'artiste avec la modernité névrotique qui se pétrifiait instantanément comme à Pompéi, en une momie égyptienne plus vraie que l'image elle-même.

Etant déjà confrère dans un village, sous l'égide de ce même Saint Antoine, je pensais à une connexion au-delà du temps, avec la perte de ma relique, telle une lueur à mon désespoir dans la coutume le vendredi saint de vendre aux fidèles la croix, comme un objet ayant enregistré le temps parfait de l'ancien Adam, pour celui nouveau d'un état pas très facile à cerner.

La métamorphose de ces deux angélismes, qui présidait aux cultes, agissait comme une caverne d'où il fallait m'extraire pour ne pas être le marchand par l'art, de mon propre corps,

et le rôle de deuil de la confrérie, pour l'image sociale réfléchie sur celle éternelle du mobilier spirituel, devenait le transfert d'une pathologie de l'identification et la médecine préventive, pour la vision transmise d'un adamisme intellectuel, palliatif de la dette publique de l'homme à l'instinct et à l'animal, comme d'une trace des pouvoirs abusant la personne humaine.

L'Inde m'avait soufflé que le temps n'existait pas, et que la singularité de l'art était de recomposer la question à l'absolu et à sa société, comme d'entreprendre l'image, avec le masque d'un faux artiste s'excluant de la démiurgie de sa création, et qui pouvait être substitué à la paranoïa d'un moule personnel de la pensée et d'un cycle épique sur le danger d'une illusion de l'art, d'une lumière pervertissant l'imagination pour cerner l'arase et l'emplacement initial de l'abandon de la personne à l'image seule, exhibant l'écriture d'une réaction épidermique sur la publicité du même individu, comme de l'indissociabilité réciproque du roi et de l'artiste sur une même robe sans couture qui habille la nudité du hasard du service d'un seul espace fédérateur de rôles déjà distribués, repris de l'imaginaire public et neoplatonique de Justinien, d'un roi se faisant à jamais l'écho de Theodora et qui reconstituait la même déchéance du vieillard Belisaire réduit à la mendicité d'une éternelle soumission de la barbarie, comme une pathologie inaliénable de la liberté, sur son propre pastiche, à atteindre la racine de l'objet primitif imbibée de la même civilisation.

Le masque mélange et juxtapose les êtres et les objets que la différence sépare, et Pietro Torriggiani-Malaspina le commissaire témoin de mon jeu de l'art et de la liberté, devenait le porteur du même optimisme et de mon aventure, pour l'élaboration d'un pacte public de l'image, sur une adoption du rêve à la réalité d'un code détenu par la Toscane, tel le faux artiste d'un support de la méditerranée occidentale, pour anticiper le temps d'échu à futur, de la façon d'utiliser le groupe anthropologique par l'individu dépendant d'une relation de la nature et de son rythme, à un statisme véritable ou virtuel de l'objet.

La chronique de l'art s'appropriait le temps d'une adaptation structurelle, celle de l'analyse de l'histoire informelle, par l'objet du musée, comme l'illusion d'un modèle collectif pouvant déplacer le travesti du roi, à une image éparsée cernée

des créations, pour réfléchir l'impasse d'une démonstration, répertoriant l'identification à une même personne culturelle.

.
. .
. .
. .
. .
. .

Bien sur je n'aurais jamais voulu que Pierre Bergé soit dans ma biographie , ni remuer l'histoire pour en faire le bric à brac d'objets illustrant un fétichisme de l'éclectisme supérieur dans ses mains à leur utilisation d'origine , et je n'aurais pas non plus utilisé une liberté de l'art et de la déontologie sacrée , pour créer des œuvres , mais je me sentis usurpé de ma propre personne , avec tous ceux qui avaient été floués par cette pantomime hypnotique, de l'opportuniste du droit de veto à un répertoire ancré dans les consciences , jouant avec la propriété individuelle comme avec une connaissance de l'artiste à renseigner sur les bassesses dominatrices rapportées sur l'objet , pour maquiller la commercialisation de l'être humain , que ni l'ambition , ni la politique ne pouvaient atteindre , faisant de cette absolue confiscation , le piège d'un anarchisme suicidaire, et l'opposition formelle à une alliance de la méditerranée à son image , celle portée vers l'autre rivage de la réalité, de la publicité pour une cité de la mémoire entretenue comme un feu par le mythe d'Ariane , d'une incantation transgressant la nature vierge, semblable à la chair gagnée sur la réserve du désir subliminal, telle une alliance pragmatique ininterrompue de l'athéisme , échangée par les hommes.

